



HAL
open science

Introduction à l'autobiogéographie

Michel Collot

► **To cite this version:**

| Michel Collot. Introduction à l'autobiogéographie. 2023. halshs-04390553

HAL Id: halshs-04390553

<https://shs.hal.science/halshs-04390553>

Preprint submitted on 12 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Michel Collot
Introduction à l'autobiogéographie

NB : il s'agit ici de la transcription d'un exposé oral, fait le 20 janvier 2023 dans le cadre du séminaire "Vers une géographie littéraire".

Au moment de préparer cette introduction à l'autobiogéographie, je me suis demandé comment j'en étais venu à choisir ce terme et ce thème pour le séminaire de cette année. Pour répondre à cette question, je commencerai, puisque le sujet m'y autorise, par quelques éléments d'autobiographie.

L'épisode le plus récent, c'est le plaisir et la surprise de découvrir qu'une collègue de Varsovie, Malgorzata Sokolowicz, qui effectuait un séjour de recherche à Paris dans le cadre de notre UMR, avait choisi, pour présenter à la rentrée son travail dans notre séminaire d'équipe, de parler d'autobiogéographie, faisant référence à un terme que j'avais employé dans un article sur la géographie littéraire, et m'invitant ainsi à réfléchir aux raisons qui m'avaient poussé à forger ce mot-valise.

L'épisode le plus ancien, remonte à mon enfance : j'aime à dire que je suis tombé tout petit dans la marmite du paysage et que je n'en suis jamais sorti, puisque c'est la seule potion magique que je connaisse et que je pratique. Si j'écrivais un jour mon autobiographie, les paysages y tiendraient une place aussi importante que les visages. Et réciproquement, lorsque j'ai consacré il y a quelques années une série de poèmes à ce que j'appelle *Le Parti pris des lieux*, je me suis aperçu que beaucoup d'entre eux pouvaient être lus comme des fragments d'autobiographie. J'avais entrepris d'y évoquer certains lieux qui ont joué un rôle important dans mon existence, en me fournissant non un simple cadre de vie mais une source d'émotions et d'inspiration (*Le Parti pris des lieux*, La Lettre volée, 2018). C'est la raison pour laquelle j'ai intitulé la 1^{ère} section du recueil qui les réunit : « Autobiogéographie ».

C'était seulement la seconde fois que j'utilisais ce mot, et je me suis demandé d'où il sortait : je ne crois l'avoir rencontré ni dans la littérature scientifique ni dans les textes littéraires francophones. Il semble bien que ce soit en français un néologisme. Ce n'est pas tout à fait le cas en anglais. J'ai découvert tout récemment que l'équivalent anglais de ce mot était en usage depuis une vingtaine d'année, mais il n'a fait à ma connaissance l'objet que d'une seule publication académique, un numéro de la revue américaine en ligne *Reconstruction : Studies in Contemporary Culture* (Été 2002, vol. 2, numéro 3 : « Autobiogeography : considering space and identity », URL : <https://archive.ph/20130414203357/http://reconstruction.eserver.org/023/TOC023.htm#seleccion-69.0-72.0>)

Malheureusement, le site de la revue est actuellement inaccessible. Cependant Malgorzata Sokolowicz a réussi à obtenir de ses rédacteurs deux des contributions qui figurent au sommaire de ce numéro, dont l'une mérite de retenir notre attention : celle de Frédéric Regard : « Autobiography and Geography : A Self-Arranging question » (j'y reviendrai tout à l'heure).

Le titre et le sommaire de cette livraison indiquent le sens dans lequel étaient censés s’orienter les articles qu’elle réunit : il s’agissait d’interroger le rôle de l’espace dans la constitution de l’identité, individuelle et collective. C’est aussi le sens que revêt le mot dans un usage moins académique dont une notice de Wikipedia fait état : le terme désignerait (je cite) « une carte ou tout autre document géographique créé par le sujet. C’est une convergence de l’autobiographie et de la géographie, qui indique la géolocalisation d’expériences personnelles telles que voyage, migration ou expériences importants. La technique a été popularisée par les tendances internet encourageant la cartographie sociale et la cartographie personnelle ».

Je n’ai pu trouver qu’un exemple de cette pratique présentée comme populaire. C’est un site internet mentionné en 2006 dans un blog et intitulé : *Platial : The People’s Atlas*. Il est censé permettre aux gens d’insérer des informations géographiques d’intérêt personnel sur Google Maps. Ces créations relèveraient d’une autobiogeography. Malheureusement l’adresse mentionnée renvoie à un site qui propose simplement des outils de cartographie destinées à un usage professionnel ou personnel comme il en existe aujourd’hui plusieurs sur internet, comme le site My Maps (Google). Mais je doute que la géolocalisation des événements d’une vie suffise à rendre compte de la richesse et de la complexité des liens qui les unissent aux lieux où ils se sont déroulés.

Je renvoie à l’avertissement placé par Julien Gracq, écrivain-géographe, au début de *La Forme d’une ville*, livre dans lequel il évoque la ville de Nantes, où il a passé son adolescence : « Il n’existe nulle coïncidence entre le plan d’une ville dont nous consultons le dépliant et l’image mentale qui surgit en nous, à l’appel de son nom, du sédiment déposé dans la mémoire par nos vagabondages quotidiens ». Pourtant, sur la couverture de l’édition originale figurait l’agrandissement d’un plan du centre-ville Nantes...

Pour faire revivre ces lieux de mémoire, il faut joindre à leur image un travail d’écriture et/ou de lecture. C’est ce à quoi invitait un appel à contributions lancé récemment sur le blog de Mediapart : Un lieu, une œuvre. <https://blogs.mediapart.fr/edition/un-lieu-uneoeuvre>. Il proposait l’exercice d’écriture suivant : « choisissez un lieu (où vous êtes ou qui est important dans votre vie), racontez-nous son histoire et pourquoi vous y êtes attaché (avec une photo récente ou issue de vos archives). En un second temps, parlez-nous d’une œuvre qui vous a marquée (livres, films, séries, arts plastiques ou vivants), et ce qui la relie à votre lieu fétiche ».

Le mot-valise existe sans doute dans d’autres langues. J’en ai repéré une occurrence en portugais, dans l’article d’une collègue brésilienne, qui l’utilise, à propos de plasticiens contemporains, dans une perspective féministe et décoloniale :

Manoela dos Anjos Afonso Rodrigues, *Autobiografia como metodologia decolonial*, ANPAP n° 30, sur le site de l’Association brésilienne des chercheurs en Arts plastiques, à l’occasion de sa 26^{ème} rencontre (URL : http://anpap.org.br/anais/2017/PDF/PA/26encontro_RODRIGUES_Manoela_dos_Anjos_Afonso.pdf)

Malgorzata Sokolowicz m'en a signalé l'emploi dans le livre d'une collègue polonaise, Elżbieta Rybicka, qui est intitulé *Geopoetyka. Przestrzeń i miejsce we współczesnych teoriach i praktykach literackich* [Géopoétique. L'espace et le lieu dans les théories et pratiques littéraires contemporaines], Kraków, Universitas, 2020. Un chapitre entier est consacré aux Auto/bio/géo/graphies (*Auto/bio/geo/grafie*). Il a été traduit en français par une doctorante de Malgorzata, Marta Ścisło, qui a bien voulu me communiquer cette précieuse traduction. J'évoquerai tout à l'heure cette intéressante contribution à l'élaboration de la notion d'autobiogéographie.

Dans un premier temps, je voudrais retracer brièvement l'itinéraire intellectuel qui m'a conduit à cette hypothèse autobiogéographique et convaincu de sa pertinence pour l'étude des textes littéraires. Je me livrerai ainsi à un exercice qui est devenu monnaie courante dans les HDR, et notamment dans le milieu des géographes qui parlent d'*égogéographie* pour désigner le récit d'un parcours de recherche dans leur discipline¹. Ce terme désigne « l'autobiographie intellectuelle d'un(e) géographe qui réfléchit ses actes de recherche à travers leurs différents contextes d'effectuation ». On trouve même en anglais le terme d'*autobiogeography* dans le titre d'un ouvrage collectif paru en 2016 pour désigner l'ancrage d'une démarche scientifique dans la biographie de certains géographes : *Transnational geographers in the United States : Navigating autobiogeographies in a global age*.

Avant d'en venir à la géographie, le point de départ a été pour moi la critique thématique, qui m'a appris à lire dans les textes littéraires la contribution de la relation au monde sensible dans l'élaboration de leur sens et de leur forme, et plus particulièrement le rôle des représentations de l'espace. À ce sujet *La poétique de l'espace* de Bachelard reste à mes yeux et aux yeux de beaucoup de littéraires mais aussi de géographes, de plasticiens ou d'architectes une référence majeure. Pour caractériser le lien affectif qui nous unit aux lieux, Bachelard y inventait le terme de *topophilie*, dont se réclame aujourd'hui un collectif de jeunes chercheurs, architectes, urbanistes et designers qui a créé une revue en ligne intitulée *Topophile* et sous-titrée « L'ami.e des lieux ».

Bachelard proposait d'associer à la psychanalyse, telle qu'il l'entendait, en un sens très large, une *topo-analyse*, conçue comme l'« étude psychologique systématique des sites de notre vie intime. » ; et il mettait l'accent sur la « localisation des souvenirs », qui sont situés dans l'espace aussi bien que dans le temps : « Dans ce théâtre du passé qu'est notre mémoire, le décor maintient les personnages dans leur rôle dominant. On croit parfois se connaître dans le temps, alors qu'on ne connaît qu'une suite de fixations dans des espaces [...]. Dans ces mille alvéoles, l'espace tient le temps comprimé. L'espace sert à ça. »

Bachelard a exercé une profonde influence sur la critique thématique et en particulier sur celle de Jean-Pierre Richard, qui reformule ce lien affectif qui unit un sujet aux lieux en termes de *paysage*. Le paysage est un espace foncièrement subjectif, puisqu'il se constitue à partir du point de vue d'un observateur ; il se situe à l'intersection d'un espace géographique, un *pays* et d'un espace intérieur, leur rencontre produisant cette image du pays qu'est son paysage. Pour Richard, le paysage qu'un écrivain construit dans son œuvre

¹ Voir le livre de Jacques Lévy, *Egogéographies : matériaux pour une biographie cognitive* (L'Harmattan, 1995) et le numéro de la revue *Géographie et cultures* (n°89/90, printemps-été 2014) intitulé *J'égogéographie*.

est à la fois une image du monde et une image de soi : Richard y lit « les coordonnées personnelles d'un séjour » à travers lesquelles s'exprime une manière d'être au monde, parce que « le dehors raconte le dedans ».

Un des fondements philosophiques de cette démarche critique, c'est la phénoménologie, qui a remis en cause la distinction cartésienne entre la chose pensante et la chose étendue. En postulant que toute conscience est conscience de, Husserl lui conférait déjà une existence spatiale : « Comme personne, je suis ce que je suis [...] en tant que sujet d'un monde qui m'entoure. Les concepts d'ego et de monde environnant sont liés l'un avec l'autre de manière inséparable »². La phénoménologie existentielle a radicalisé cette intuition d'une spatialité inhérente à la conscience en la redéfinissant comme « être-là », *Da-sein* et comme « être au monde ». C'est particulièrement net chez Merleau-Ponty, qui écrivait dans le chapitre de la *Phénoménologie de la perception* consacré au cogito³ : « Je suis un champ, je suis une expérience ». Dans *Le Visible et l'Invisible*, il se proposait de décrire « la pensée, le sujet » dans sa « situation spatiale » « avec sa localité ». Et dans ses écrits sur la littérature, il définissait l'œuvre comme « un système de signes qui restitue par son agencement interne le paysage d'une expérience ».

Cette réévaluation de la dimension spatiale de l'existence se retrouve dans d'autres courants philosophiques. Foucault y voyait même une tendance caractéristique de la pensée contemporaine (« Des espaces autres », *Dits et écrits*, t. IV). Jean-Luc Nancy a intitulé sa préface au livre d'un architecte (Bruno Goetz, *La Dislocation*, L'Harmattan, 2001), faisant écho à un titre de Georges Perec, « L'espèce d'espace pensée ». Il y écrivait notamment : « La pensée est toujours locataire : toujours en un lieu, toujours dans le lieu et l'avoir lieu ». S'écartant d'un modèle narratologique qui privilégie la dimension temporelle, Michel de Certeau a introduit la notion de récit d'espace : « Tout récit est un récit de voyage, — une pratique de l'espace » (*L'Invention du quotidien*, t. I, p. 171). Deleuze et Guattari ont esquissé, dans un chapitre de *Qu'est-ce que la philosophie ?*, le projet d'une « géophilosophie », au centre de laquelle ils plaçaient la dialectique de la territorialisation et de la déterritorialisation. Pour eux « la géographie n'est pas seulement physique ni humaine, mais mentale, comme un paysage » (p. 91-92)

On leur objectera, et on m'objectera qu'il s'agit dans tous ces cas d'un espace bien abstrait, plus métaphorique que géographique au sens propre. Mais il se trouve que tout un courant de la géographie contemporaine, qualifié parfois d'humaniste, a eu le souci d'intégrer à l'étude des milieux celle des représentations, des valeurs et des significations qui s'y attachent. Ce courant a mis l'accent sur le lien qui unit l'individu et/ou la société à son environnement géographique. On en trouve un écho dans les titres de géographes comme Augustin Berque (*Être humains sur la terre*) ou Michel Lussault (*L'Homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*).

Certains d'entre eux intègrent à leur approche la dimension affective et existentielle de cette relation de l'homme à son milieu. C'est le cas notamment en France d'Armand Frémont, qui a introduit la notion d'*espace vécu* ou, aux États-Unis, celui de Yi-fu Tuan, qui a repris à

² Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, t. II, § 90, PUF, 1982. 185. ³ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945, p.465.

Bachelard celle de *Topophilie*. D'où l'intérêt que ces géographes prêtaient à la notion de paysage où à celle de l'habiter, qui insistent l'une et l'autre sur le lien entre l'homme et son environnement. Dans un livre de Jean-Marc Besse intitulé *Habiter : un monde à mon image*, on peut lire par exemple :

Il n'est pas possible [...] de séparer la topographie et le sentiment dont elle serait le théâtre : le lieu est précisément leur unité, il est l'entité constituée, dans le cours d'une existence, par l'endroit et l'émotion. Ce qu'on appelle lieu n'est pas autre chose que le lieu- d'une-vie, le lieu vécu. Une approche du lieu qui serait seulement géométrique ou topographique serait insuffisante, et laisserait échapper son objet » (p. 195).

Besse va jusqu'à parler d'une « biographie des lieux » (p. 144) ; et, réciproquement, Edward Soja insiste sur le rôle de l'espace dans les récits de vie, qui ont, eux aussi, dit-t-il une géographie (*Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*. London and New York: Verso, 1989, p. 14).

On comprend dès lors que ces géographes aient pu s'intéresser de près à la littérature, où ils trouvaient l'expression et la représentation de la relation symbolique, affective, esthétique que les sociétés et/ou les individus entretiennent avec leur cadre de vie. Or, tandis que des géographes s'intéressaient à la littérature, des littéraires se montraient attentifs à l'ancrage des œuvres dans un territoire (à la géographie de la littérature) et/ou à la représentation des lieux dans les textes (à la géographie dans la littérature). C'est au croisement de ces deux mouvements qu'ont émergé des courants critiques comme la géopoétique ou la géocritique, que j'ai proposé de réunir sous le terme de géographie littéraire et que j'ai présentés dans l'essai que j'ai consacré à cette discipline (*Pour une géographie littéraire*, Corti, 2014).

Pour les principaux représentants de ces nouveaux courants, l'accent mis sur les rapports entre la littérature et le monde extérieur s'accompagnait d'un rejet d'une critique littéraire trop souvent centrée sur l'auteur ou le sujet écrivant. Kenneth White, poète et fondateur de la géopoétique, prétend proposer « une poétique postmoderne, c'est-à-dire ni du moi, ni du mot, mais du monde » (*Le Plateau de l'Albatros*, p. 200) ; et Bertrand Westphal oppose le point de vue géocentré de l'approche géocritique au point de vue égocentré de la critique littéraire traditionnelle. Pour ma part, restant fidèle à la critique thématique, à la phénoménologie, aux notions d'être-au-monde et de paysage, et surtout attentif à la dimension subjective que revêtent les représentations littéraires de l'espace et des lieux, je développe une conception de la géographie littéraire qui dépasse cette opposition entre approche géocentrée et approche égocentrée, ce que je résume en disant qu'il n'y a pas de géo sans égo ni d'égo sans géo.

C'est une position analogue que j'ai défendue dans mon dernier essai, *Un Nouveau sentiment de la nature*, qui dialogue avec d'autres courants critiques émergents, issus de l'écologie, l'écocritique et l'écopoétique. Leurs représentants ont tendance à opposer à l'anthropocentrisme de la culture occidentale un écocentrisme qui privilégie dans les textes littéraires les représentations de l'environnement dépouillées des significations humaines, culturelles et personnelles qui s'y attachent ; d'où par exemple une certaine méfiance à l'encontre du lyrisme et de l'expression d'un sentiment de la nature hérité du romantisme.

Ils justifient cette attitude par la nécessité de mettre la littérature et la critique littéraire au service de la défense d'un environnement menacé par les activités humaines. Il me semble au contraire qu'une littérature qui montre la force du lien affectif, imaginaire et symbolique unissant l'homme à son environnement ne peut qu'inciter ses lecteurs à le protéger et à le cultiver. On trouve d'ailleurs chez de nombreux penseurs de l'écologie la conviction que la crise écologique que nous traversons tient pour une part, comme le dit Baptiste Morizot, à une crise de la sensibilité, favorisée par un mode de vie de plus en plus urbanisé et informatisé, qui éloigne de la nature les citoyens que nous sommes devenus pour la plupart. Il me semble que l'art et la littérature ont leur rôle à jouer pour y remédier, en développant ce que j'appelle notre *écosensibilité* et en illustrant ce que peut apporter dans nos vies une relation intime avec la nature. Or cette relation est souvent vécue et exprimée à travers l'évocation des lieux où elle est contrariée voire menacée et où au contraire elle peut s'épanouir.

Dans un essai qui a connu un certain succès, intitulé *Les émotions de la terre*, Glenn Albrecht raconte comment, quittant une région très dégradée par la pollution industrielle, il a retrouvé un contact heureux avec la nature dans le lieu où il a déménagé : il dit avoir « senti n'être plus qu'un avec (s)on nouvel habitat » ; et il ajoute « mon nouvel amour du lieu résultait de ma biophilie »³. Ce type de confiance autobiographique n'est pas rare dans la littérature écologique. Au début de son essai majeur, *Environmental Culture*, Val Plumwood évoque le paysage qui entourait sa maison en Nouvelle Galles du Sud ; la montagne et la forêt y résonnaient au crépuscule de chants d'oiseau qui étaient pour elle une source d'inspiration :

As dusk gathers beyond my desk and the light glows green, the forest around me becomes alive with a sublime and delicate sound like the chiming of countless little silver bells. The sound [is almost the only sound to human senses of the innumerable tiny rainforest tree crickets who rub their wings and legs together to make it. It] evokes the enchantment of late summer in the cool, misty mountain forest of my Australian home more richly and sensually than any human description, any photograph, map or calendar.

Alors que je vois depuis mon bureau tomber le crépuscule et que la lumière devient verte, la forêt autour de moi s'anime d'un son sublime et délicat comme le carillon d'innombrables petites cloches d'argent. Ce son[...] évoque l'enchantement de la fin de l'été dans la forêt brumeuse qui entoure ma maison australienne, plus richement et sensuellement que n'importe quelle description humaine, n'importe quelle photographie, carte ou calendrier (je traduis).

On voit qu'une prise en compte du lien, spirituel autant que matériel, qui unit l'homme à son environnement, contribue à la fois à la redéfinition ou à la réforme du sujet occidental et à la promotion d'une écologie symbolique, qui ne se limite pas à des objectifs quantitatifs mais vise à une véritable révolution culturelle qu'Augustin Berque, géographe mais aussi philosophe à sa manière, à la suite de l'anthropologue et écologue japonais Imanishi Kinji, définit comme « Une environnementalisation du sujet et une subjectivation de l'environnement » (*Poétique de la Terre*, Belin, 2014, p. 190).

C'est dans ce sens qu'allait déjà la réflexion de plusieurs pionniers de l'écologie qui rejoignaient à leur façon certaines orientations de la phénoménologie existentielle. C'est le cas notamment

³ Glenn Albrecht, *Les Émotions de la terre*, op. cit., p. 48-49.

d'Aldo Leopold qui a introduit en 1947⁴ la notion de « conscience écologique », pour caractériser le changement d'attitude que suppose une « éthique de la terre » et qui consiste à substituer à l'anthropocentrisme un point de vue écocentré, résumé par la célèbre formule qui nous invite à « penser comme une montagne »⁶. Mais un tel décentrement n'aboutit pas, selon Arne Naess, penseur de l'écologie profonde, à un amoindrissement mais à un élargissement du sujet, qui n'apparaît plus comme égo-centrique mais éco- et géo-centré : son « identification » à la nature « est si profonde que l'égo personnel ou l'organisme ne peuvent plus contenir le moi dans leurs limites. Chacun s'éprouve alors soi-même comme partie intégrante de toute vie »⁵. Selon lui, « les sentiments que nous pouvons éprouver pour certains lieux » nous permettent de nous affranchir des limites de notre moi pour accéder à un « Soi agrandi qui se révèle lorsque nous nous identifions avec toutes les créatures vivantes et en dernière instance avec l'univers entier »⁶ ; c'est ainsi que « nous pouvons apprendre à nous voir nous-mêmes comme davantage qu'un simple moi individuel »⁷. Arne Naess rapporte la réponse que fit à la police un jeune Same qui refusait de quitter les bords du fleuve Alta, menacé par la construction d'un barrage hydro-électrique : « Le fleuve est une partie de moi-même »⁸.

C'est tout cela qui m'a conduit à intituler la conclusion de mon dernier essai, en complétant l'anagramme introduit dans le précédent : EGO ECO GEO. À côté de l'identité narrative, il faut faire une place à une identité locative. Quand je propose de prendre le parti des lieux, c'est bien sûr pour les défendre contre tout ce qui menace l'environnement, mais c'est aussi pour nous inviter à reconnaître que nous en faisons partie et qu'ils font partie de nous, et à tirer un parti littéraire de cette co-appartenance.

Après ces considérations philosophiques, il est temps de revenir à la littérature, et notamment à l'autobiographie, au sens large d'écriture de soi. Si l'on admet qu'elle pose la question : « Qui suis-je ? », la réponse passe, en partie au moins, par la réponse à cette autre question : « Où suis-je ? ». De la conjonction de ces deux questions résulte l'autobiogéographie. Dans un article paru sur *Topophile*, Thierry Paquot raconte qu'il donnait à des étudiants en architecture le sujet d'exercice suivant : « Racontez les lieux qui ont fait de vous ce que vous êtes » ; et il emprunte à une paysagiste américaine, Clare Cooper-Marcus, l'expression d'*autobiographie environnementale*.

Cette composante géographique et éco-logique, au sens étymologique du terme, est présente dans beaucoup de textes littéraires plus ou moins autobiographiques, où le récit des événements marquants d'une vie s'accompagne de l'évocation des lieux où ils se sont déroulés. Il est même parfois précédé voire conditionné par celle-ci. C'est le cas exemplairement dans *La Recherche du Temps perdu*, où la résurrection du passé est rendue possible par la reviviscence des lieux où il a été vécu. C'est d'abord comme paysage que le temps perdu de

⁴ Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, Flammarion, 2000, p. 262-265. ⁶ *Ibid.*, p. 170-172.

⁵ Arne Naess, *Écologie, communauté et style de vie*, Éditions Dehors, 2020, p. 273.

⁶ Arne Naess, *Une écologie pour la vie pour la vie. Introduction à l'écologie profonde*, Éditions du Seuil, 2017, p. 78.

⁷ *Ibid.*, p. 237.

⁸ Arne Naess, *Une écologie pour la vie. Introduction à l'écologie profonde*, Éditions du Seuil, 2017, p. 257.

l'enfance du narrateur est retrouvé par la grâce de la mémoire involontaire. Le goût et le souvenir de la petite madeleine ressuscitent toute une topographie et une géographie : « Aussitôt la vieille maison grise sur la rue [...] vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce plan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait quand le temps était beau ». C'est « tout Combray et ses environs » qui « est sorti, ville et jardins », de la tasse de thé où le narrateur a trempé la petite madeleine (*Du côté de chez Swann*).

Ce fonctionnement involontaire de la mémoire atteste l'ancrage spatial des souvenirs les plus profonds, que résume bien l'expression de *lieux de mémoire*, qui vaut aussi bien pour l'histoire personnelle que pour l'histoire collective. L'anamnèse suppose la rétrospection et l'introspection mais passe aussi par la prospection de ces lieux de mémoire. Dans un entretien sur la poésie recueilli dans un volume intitulé *Paysages de l'âme*, Hugo von Hofmannsthal écrivait :

Nos sentiments, nos ébauches de sentiments, tous les états les plus secrets et les plus profonds de notre être intime ne sont-ils pas de la plus étrange façon enlacés à un paysage, à une maison, à une propriété de l'air, à un souffle ? [...] Voulons-nous nous trouver ? Ce n'est point en nous qu'il faut descendre : c'est dehors que nous nous trouverons, dehors. [...] Nous ne possédons pas notre moi : c'est du dehors qu'il souffle vers nous, il nous fuit pour longtemps, puis nous revient dans un souffle.

Ces lieux ne sont pas seulement ni même nécessairement, à mes yeux, ceux où a vécu l'écrivain, et qui font l'objet de pèlerinages littéraires, mais aussi ceux dont il a rêvé, voire des lieux imaginaires. J'aime rappeler que parmi les exercices spirituels que Loyola recommandait aux pénitents figurait « la composition de lieux », qui consistait à imaginer un lieu censé avoir servi de décor à tel ou tel épisode de l'histoire sainte.

La prise en compte de cette dimension géo-graphique au sens large invite à réviser ou à compléter la définition classique de l'autobiographie comme genre littéraire. Celle qu'en a donnée Philippe Lejeune (« le récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ») met l'accent sur sa dimension temporelle et narrative, et fait peu de place à sa dimension spatiale, qui peut induire un type de composition ne reposant pas exclusivement sur la succession des événements mais sur leur localisation.

Au modèle du récit se substitue alors celui de la carte, sur laquelle par exemple Walter Benjamin rêvait de reporter les lieux-clés de son existence berlinoise :

Depuis longtemps, des années à vrai dire, je caresse l'idée d'organiser graphiquement sur une carte l'espace de la vie — *bios*. D'abord je songeais vaguement à un plan Pharus, aujourd'hui je serais plus enclin à recourir à une carte d'état-major s'il en existait une pour l'intérieur des villes. [...] J'ai imaginé un système de signes conventionnels et sur le fond gris de telles cartes, on en verrait de toutes les couleurs si les logements de mes amis et amies, des salles de réunion des divers collectifs [...], les chambres d'hôtel et de bordel que j'ai connues le temps d'une nuit, les bancs décisifs du Tiergarten, les chemins de l'école et les tombes que j'ai vu remplir, les lieux où trônaient des cafés dont les noms ont aujourd'hui disparu et qu'on avait quotidiennement sur les lèvres, les courts de tennis où se

trouvent aujourd'hui des maisons de rapport vides [...], si tout cela y était distinctement porté. (« Chronique berlinoise », in *Écrits autobiographiques*, Christian Bourgois, 1994, 244-247).

Certains récits à forte composante autobiographique et géographique, ont d'ailleurs incité la critique à reporter sur une carte les lieux qu'ils mettent en scène. C'est le cas par exemple de la carte du Paris de Modiano qui a paru dans la presse au moment de l'attribution du Prix Nobel à l'écrivain. Un article paru dans *l'Obs* s'intitulait « le Paris de Modiano version googlemap » : il était illustré par une carte sur laquelle étaient localisés tous les lieux de la vie et de l'œuvre de l'écrivain. Dans une telle perspective, il arrive que le passé ne se déploie plus dans le temps, selon la chronologie d'un récit plus ou moins linéaire, mais dans l'espace, selon un montage qui fait coexister simultanément des moments successifs. C'est le cas dans le poème d'Apollinaire, *Zone*, qui s'inspire du simultanésisme : le poète y évoque au présent divers moments de sa vie liés à autant de lieux, parcourant ainsi parallèlement l'espace et son passé, réel ou imaginé

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide

La préposition *voici* rend présent le passé et lie étroitement l'image du moi et celle du monde. L'usage de la seconde personne à la place de la première montre qu'à travers ces différents lieux, c'est aussi l'identité du sujet qui diffère dans le temps et dans l'espace. Le poète s'adresse à lui-même comme à un autre.

Elżbieta Rybicka cite comme autre exemple le *Dictionnaire des rues de Vilnius* de Czesław Miłosz, dans lequel la simultanésité remplace l'ordre chronologique : « Si je dis maintenant ce que j'ai vu, je devrais avertir que j'y agis simultanément comme un petit garçon, et comme un jeune, et comme un jeune homme adulte, de sorte que de nombreuses années d'observation sont réduites à un seul moment » (traduction française de Malgorzata Sokolowicz). Elżbieta Rybicka remarque d'ailleurs que les écrits autobiographiques d'un grand nombre d'auteurs récemment couronnés par le Prix Nobel sont des autobiogéographies : elle cite notamment, outre Miłosz, Coetzee, Pamuk, Lessing, Saramago. Elle souligne que ces écrits sont essentiellement nomades, le récit de vie s'y apparente à un récit de voyage (la réciproque étant d'ailleurs aussi vraie).

Cette relation peut être conforme à un ancien modèle, qui est celui du chemin de vie de l'*homo viator*. C'est le cas dans *Les Carnets du grand chemin* de Julien Gracq : « Le grand chemin auquel se réfèrent les notes qui forment ce livre est, bien sûr, celui qui traverse et relie les paysages de la terre. Il est aussi, quelquefois, celui du rêve, et souvent celui de la mémoire, la mienne et aussi la mémoire collective ». Mais cette relation revêt des enjeux spécifiquement contemporains, inscrits notamment dans les rapports entre centre et périphérie, qui se superposent souvent à une perspective postcoloniale. L'autobiographie a souvent accordé une place de choix aux lieux de l'enfance, souvent évoqués les premiers (comme Combourg dans

les *Mémoires d'outre tombe* de Chateaubriand), détenteurs d'une origine et d'une identité solidement ancrées dans l'espace

L'importance croissante prise par l'exode, l'exil, les migrations, la mondialisation, les hétérotopies, dans les récits autobiographiques contemporains correspond à une mise en crise de l'identité narrative et locative. Le passage d'un lieu ou d'un pays à l'autre, qui s'accompagne souvent du passage d'une langue à une autre et donc d'un monde à l'autre, va de pair avec une attention accrue aux altérations de l'identité du sujet nomade, qui se découvre soi-même comme un autre au contact de l'altérité. Il faudrait à ce propos parler plutôt d'hétéro- que d'auto-bio-géographie. Ce phénomène va de pair avec le brouillage des frontières entre les genres littéraires, qui fait que la démarche autobiogéographique n'est pas l'apanage exclusif de l'autobiographie mais traverse aussi le roman (qui comporte souvent une composante autofictionnelle), le récit de voyage, la poésie et même l'essai, selon des modalités qui varient selon les auteurs

L'autobiogéographie, si elle existe, n'est pas un genre, ni même un sous-genre, c'est une dynamique qui sous-tend toute écriture qui engage un sujet dans sa relation à lui-même, aux autres et au monde. C'est la raison pour laquelle, dans l'intitulé du séminaire de cette année, j'ai mis le mot au pluriel : nous évoquerons des œuvres et entendrons des écrivains qui illustrent de façon chaque fois singulière ce tropisme autobiogéographique. Je citerai pour finir un texte qu'on peut considérer comme fondateur, la conclusion de la première partie de *Du côté de chez Swann*, où Proust formule le principe même de l'autobiographie :

Aussi le côté de Méséglise et le côté de Guermantes restent-ils pour moi liés à bien des événements de celle de toutes les diverses vies que nous menons parallèlement, qui est la plus pleine de péripéties, la plus riche en épisodes, je veux dire la vie intellectuelle [...].

C'est surtout comme à des gisements profonds de mon sol mental, comme aux terrains résistants sur lesquels je m'appuie encore, que je dois penser au côté de Méséglise et au côté de Guermantes.

C'est en fouillant dans la géographie et la géologie de son enfance que le narrateur, archéologue de lui-même, va reconstituer « l'édifice immense du souvenir » mais aussi construire l'œuvre à venir. La trame chronologique de *La Recherche du temps perdu* se double d'une construction dont le modèle est d'ordre spatial et architectural : celui de la « cathédrale »⁹. Qu'on songe par exemple à la façon dont s'y répondent les volumes consacrés au côté de chez Swann et au côté de Guermantes.

Ce n'est donc pas un hasard si l'un des responsables de la 1^{ère} édition de la *Recherche* dans la Bibliothèque de la Pléiade, André Ferré, était un géographe, auteur d'une thèse sur La géographie de Marcel Proust, et d'un essai qui jetait en 1946 les bases de *La géographie littéraire*. Parti dans sa thèse avec l'ambition « d'assigner aux divers paysages évoqués par Marcel Proust un emplacement sur la carte », sa tentative s'était vite heurtée au caractère passablement flottant de la géographie proustienne.

⁹ Voir Luc Fraisse, *L'Œuvre cathédrale : Proust et l'architecture médiévale*, Corti, 1990.

Même si son modèle est Illiers, par exemple, la localisation de Combray est instable : elle est à chercher aux confins de l'Île de France, mais aussi bien du côté de la Champagne que de la Normandie. Ferré avait dû reconnaître que la géographie proustienne est littéraire, imaginaire et non référentielle, reflet de sa vie intérieure autant que de sa vie sociale :

La géographie proustienne est une géographie toute psychologique, et même toute subjective et impressionniste. [...] Cette géographie proustienne apparaît comme incluse dans les données immédiates de la conscience. C'est en lui que vivent les pays, non au-dehors.

Comme quoi la géographie littéraire, dès ses débuts, faisait une place de choix à l'autobiogéographie voire à l'autobiogéofiction.